Cm FRC 174

ADRESSE AU PEUPLE.

Discours destiné à être prononcé au milieu des grouppes du Palais-Royal et des Thuilleries.(1)

Ennemis du bien public, vous triomphez Le sourire amer est sur vos lèvres, votre démarche est altière, votre propos redevient insolent, vos mains frémissent de plaisir, car vous croyez serrer déja les chaines dont vous voulez de nouveau charger le peuple; une joie barbare éclate dans vos yeux, vous avez vu le sang françois se mêler au sang de perfides que leurs honnêtes compatriotes désavouent hautement, vous allez bientôt vous repaître de celui qu'un bras criminel fera couler du cœur d'un frère; vous allumez la guerre civile, vous triomphez--Non vous devez trembler. Des fleuves de sang peuvent inonder la France, mais le votre en formera les premiers flots. Tremblez; sur l'autel de la patrie brûle le flambeau de la vérité, j'ose le saisir, je serai votre première victime, ou, armé de ce flambeau sacré, j'éclairerai vos démarches ténébreuses, vos trames obscures, vos complots dangereux. Le peuple qu'une fausse lueur a égaré sur vos pas, reviendra de son erreur, et par le peuple

(1) Extrait du huitième n°. de la Correspondance Nationale et Etrangere.

M 4 W 410

j'entends la partie saine de la nation et non pas vos lâches complices, ni vos agens atroces.

Pauvre peuple ! que l'on jette dans les convulsions du désespoir, ouvres les yeux, il en est tems encore ; au-lieu de te soumettre aux loix que l'on porte en ton nom, pourquoi te porte-tu en foule vers le sanctuaire d'où elles émanent, pourquoi tentes-tu d'en troubler la tranquillité ? pourquoi veux-tu gêner la liberté de tes Légiſlateurs qui ont brisé tes fers ! Peuple autrefois si doux fais-toi rendre justice, elle t'est due, mais qu'une aveugle frénésie ne te fasse pas confondre l'innocent avec le coupable. Ne prends pas plaisir à traîner aujourd'hui dans la boue l'homme que tu encensois hier, attends que sa forfaiture soit prouvée ; veux-tu que l'état de tes ministres ſoit pire que celui des visirs qu'un despote fait étrangler sur le plus léger foupçon, et lorſque portant tes regards sur les étages inférieurs de la société, tu es témoin du crime, remets-en le châtiment au glaive de la justice et ne sois plus en même-tems l'accusateur, le juge et le bourreau, ou pour mieux dire l'assassin, car tout homme mis à mort sans être jugé, meurt assassiné.

Quoi ! dans des émeutes on a entendu crier d'un coté : *la tête de la Fayette*, de l'autre : *il faut tomber sur la Garde Nationale*. Peuple insensé ! tu oublies donc que quand des voleurs ont envie de s'introduire dans une maison, ils commencent par tuer les dogues qui font une garde fidèle. Qu'as-tu à reprocher à ton général, que peux-tu dire contre tes frères qui ont juré de te

défendre ? Tu ne reconnois pas tes ennemis, les plus implacables, déguisés sous tes propres vêtemens, confondus dans les grouppes que tu formes ? ils veulent t'entraîner dans des excès qui font frémir, pour profiter de tes crimes et t'en punir ensuite. Tu ne vois donc pas des scélerats qui prodiguent l'argent à d'autres scélérats pour les exciter au meurtre ? Tu ne vois donc pas ce ramas de gens perdus, ces âmes de boue et de fumier qui se laissent soudoyer pour causer du tumulte, qui, ne tenant à rien dans la nature, essayent de plonger la France dans une confusion horrible et de ramener le siècle des massacres, afin de se livrer impunément au pillage ? Tu ne distingues donc pas ces imbécilles qui se laissent attraper aux piéges les plus grossiers, qui prennent pour des caresses le tâtonnement perfide d'une main qui se glisse autour de leur gorge pour s'assurer mieux de l'endroit où elle doit enfoncer le poignard ? Tu ne frémis donc pas au sanglant spectacle d'une troupe de brigands, qui s'étant emparé des mêmes piques sur lesquelles tu aurois dû graver *Liberté*, s'avancent contre tes vrais défenseurs, et fiers de leur nombre, insultent, outragent la Garde Nationale que tu as avouée, que tu as armée pour ta sûreté, et la forcent à leur donner la chasse comme à des bêtes féroces ? Tu ne vois donc pas de vraies furies, sorties des enfers, t'éblouir de leurs torches ardentes et lancer dans ton sein les serpents qui déja te déchirent les entrailles. Ces furies ce sont les énergumènes qui te haranguent, ce sont les auteurs de libelles incendiaires,

ce sont ces hommes pervers qui pratiquent la calomnie, qui osent la professer et soutenir qu'elle présente un but moral ; et qui par leurs cris séditieux rassemblent les citoyens sur le bord de l'abîme, leur soufflent la fureur des combats et se promettent de les précipiter aussi-tôt qu'ils en seront venus aux mains ! Tu te presses pour entendre lire des papiers qui te conseillent le carnage, tu te prives du nécessaire pour les acheter, tu dévores ces paroles de haîne, comme un aliment solide et tu ne t'apperçois pas que ce n'est qu'un poison subtil et corrosif. Analyses avec moi ces libelles. Qu'y vois-tu de respecté ? Chaque jour y offre une curée nouvelle, aujourd'hui c'est un citoyen obscur après lequel ces auteurs s'acharnent, demain c'est un de tes Législateurs, tantôt c'est un Ministre, tantôt c'est un tribunal, quelquefois ils attaquent tes ennemis pour te donner le change et porter ensuite des coups plus sûrs à tes meilleurs amis, ils ont été jusqu'au modèle des bons souverains; ils ont été jusqu'à ton Roi que tu as tant de raison de chérir, ils ont essayé de l'avilir, comme si la vertu pouvoit être avilie. Distingues donc des écrits pensés fortement, des avertissemens salutaires d'avec de pitoyables déclamations qui tendent à t'aigrir, à te porter à l'injustice. On accuse, on calomnie, on dénonce à ton tribunal sanguinaire des hommes qui se sacrifient pour toi, on te désigne du doigt les têtes que l'on veut que tu fasses tomber, & ce sont celles qui peuvent te conduire, on te marque le sang dont on a soif et c'est

celui qui brûle de se répandre pour toi. On t'échauffe, on te met en fureur, on te rend toi même l'instrument de la haîne de tes ennemis, et toi tu as des bras et tu veux les couper parce qu'on te fait accroire qu'ils peuvent te frapper.

On te fait des délations, où sont les preuves ? où est l'instruction du procès ? t'es-tu mis un seul instant en idée à la place de ceux qne tu condamnes si légèrement. As-tu pesé les motifs qui font agir ceux qui t'excitent ? connois tu bien les écrivains qui t'entraînent ? Vois les uns vendus à un parti, les autres voulant se faire un nom à quelque prix que ce soit, d'autres cherchant à s'enrichir à tes dépens, d'autres enfin qni agissent de bonne-foi, mais qui, trop exaltés t'accableront des plus grands maux, en outrant de bons principes.

N'es tu pas bientôt las d'être balotté par des vents contraires ? Est-ce pendant la tempête qu'un vaisseau continue sa route ; laisses le calme renaître, il prendra une direction convenable et tu gagneras le port, car tu y touches. Veilles sur tes intérêts, veilles-y constamment, mais, au nom de la patrie, ne troubles point les opérations qui doivent procurer ton bonheur. Méfie-toi de ceux qui flattent tes passions, on ne caresse guère le peuple que pour le tromper, la vérité a toujours quelque chose d'austère, la justice est toujours d'une rigueur inflexible, montres-toi digne d'entendre la première, et tu pratiqueras la seconde.

Tu veux être libre, je le veux avec toi,

mais sais-tu ce que c'est que la *Liberté*? Crois-tu qn'un homme libre ait le droit d'en frapper un autre en passant, le droit de s'emparer de son bien, le droit de faire en pleine rue un acte indécent et scandaleux ? le droit de calomnier un citoyen, seulement pour exhaler la bile qui le ronge, ou pour te vendre ses atrocités ? Crois tu qu'un peuple libre ait le droit de disposer, sans jugement, de la vie d'un seul individu, le droit de se mettre au-dessus des loix ? le droit enfin de faire une action qui couvriroit un particulier d'infamie ? François ! peuple généreux, veux-tu être libre comme le sont les hordes de Tartares ou d'Arabes, comme l'ont été les compagnons de Flibustiers, comme l'étoit la troupe de Mandrin ?

Je m'adresse ici à tous mes concitoyens, je dis aux uns : vous qui fomentez la discorde, vous qui êtes les auteurs cachés de toutes les dissensions ; qui que vous soyez par votre rang, par l'honneur que la Nation a pu vous faire, vous et vos infâmes complices, l'échaffaud vous attend et votre mémoire sera couverte de l'éxécration que l'on attache au nom des grands scélérats. Je dis aux anciens privilégiés, la paix seule peut vous conserver ce qui vous laisse encore aux premiers rangs. Qu'il arrive un soulevement général & je vous le répète, vous êtes les premières victimes, c'est vous que l'on égorge d'abord. Je dis à cette partie du peuple que l'on égare, que l'on paye pour la faire massacrer, contre qui voulez-vous tourner vos forces et les armes que la fureur peut vous mettre aux

mains ? contre vos frères dont l'intérêt est lié au votre, qui ne peuvent pas penser à se séparer de vous, qui ne sont armés que pour vous défendre, mais avec lesquels si vous les forciez enfin par une trop longue suite d'outrages et de mauvais traitemens, à vous regarder comme ennemis, avec lesquels, dis-je, il n'y auroit plus de quartier à attendre, que quand vous seriez épuisés les uns et les autres. Faites vous lire l'histoire des guerres civiles, vous frémirez ; dans les circonstances actuelles une seule chose en seroit le but, la dévastation de la France entière, devenue une immense tombeau, et son démembrement par des voisins qui profiteroient de notre rage insensée. Et vous, Gardes Nationales, n'oubliez jamais pourquoi vous avez été instituées, c'est pour soutenir les droits du peuple ; vous en faites partie. Ces hommes qui vous insultent, qui vous injurient, qui vous menacent, qui seront peut-être assez fous pour vous frapper, ce sont vos frères, ce sont des François. Irez-vous les punir de ce qu'on les a enivrés, ce qu'on les a rendus furieux ; aimez-les encore tout injustes, tout ingrats qu'ils sont. Méprisez des clameurs dont ils ne sont que les échos, pardonnez des coups qui ne sauroient porter un grand dommage, si vous avez le courage de vous contenir. C'est à vous qu'il convient d'être généreux, vous êtes armés ; méritez par votre modération que ces mêmes hommes qui n'attendent qu'une imprudence de votre part pour essayer de vous accabler, vous comblent un jour de bénédictions et

531

de louanges. Mais je vous parle à tous, parce que vous devez n'avoir qu'un même esprit. Citoyens Soldats ! la France seroit-elle perdue ? seroit-il vrai, comme on ose le dire, que vous n'êtes point unis d'intention, qu'il s'est glissé parmi vous des gens indignes de porter l'habit national, que les uns se proposent de désobéir aux chefs qu'ils se sont choisis, tandis que les autres restent fidèles aux devoirs qu'ils se sont imposés, enfin que si le comble du malheur venoit à fondre sur nous, si les trames de nos ennemis étoient assez bien ourdies pour nécessiter les combats, vous tourneriez vos armes les uns contre les autres ? alors il ne resteroit plus qu'à pleurer sur la patrie et qu'à laisser entre eux des lions se déchirer.

On s'abonne pour la Correspondance Nationale & Etrangère, CHEZ

BAILLY, Libraire, à la Barrière-des-Sergens.
BLANFORT, rue du fauxbourg Montmartre, n°. 6.
DE SENNE, Libraire, au Palais-Royal.
ET en province chez les principaux Libraires.